

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

# LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL. 7 JANVIER 1899.

No. 203

## SOMMAIRE :

Gonzalve Desaulniers, *Vieux-Rouge* —  
1898, *Magister* — La lettre de Lau-  
rier. *Libéral* — Un mot, *Rigolo* --  
Ça et là, *Rigolo* — Le Diable, *Guy de*  
*Maupassant* — De Shang-hai à  
Ceylan, (Suite) *Léon de Tinséou*.

## GONZALVE DESAULNIERS

*L'art ne fait que des vers,  
le cœur seul est poète.*

Les versificateurs foisonnent parmi nous, mais combien avons-nous de vrais poètes? En comptant ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, completez-vous le trajet de vos dix doigts? Il semble que cet art si difficile a, pour le *vulgum pecus* de notre littérature, l'irréductible attrait que comportent les choses défendues. Et, pour comble, c'est le nul, c'est le médiocre, c'est le barbare qui s'agite le plus, s'obstine davantage à monter Pégase et à nous imposer ses produits.

Dans le domaine de la poésie, il nous semble qu'il ne peut y avoir de place pour rien autre que le vrai beau, le vrai bon. Ce beau et ce bon peuvent être de nuances diverses, d'intensité variée. Tel n'a d'envolées et d'inspiration que pour l'épique, la grande hymne, la pièce d'envergure; tel autre se sentira de la verve et de la dextérité rien que pour la blquette, la fantaisie volante, mais toujours, si c'est le

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

cœur qui parle, on aura sous une forme ou exquise, ou puissante, des sentiments vrais, sains et, selon le cas, charmants ou passionnants.

Strass ou diamant, pas de milieu. Soyez de mauvais prosateurs, c'est un peu votre droit, puisqu'il n'existe pas d'autre forme de littérature à l'usage des gens qui s'obstinent à écrire sans pensée et sans grammaire. Mais, de grâce ! n'outragez pas la muse. / Rappelez-vous ce qu'un maître, André Chénier, a formulé en ce beau vers qui nous sert d'épigraphe aujourd'hui. †

En ouvrant notre Galerie à M. Gonzalve Desaulniers, du même coup nous évitons le reproche d'oublier les jeunes et nous essayons le portait d'un compatriote qui, depuis belle époque, a donné des arries à la Poésie, et reçu la consécration que des œuvres nombreuses et toujours plus châtiées attirent et maintiennent.

Et puis, ces quelques pages sont de quasi-actualité, ne précédant que de quelques mois la publication d'un volume de vers de notre ami.

\* \*

On aura peine à le croire, ce Desaulniers ne vient pas du comté de St-Maurice. Il est né le 24 juin 1863 à St-Guillaume d'Upton, un foyer de libéralisme bien connu ; son père, le Dr Antoine L. Desaulniers, a laissé de vivaces souvenirs dans la région où s'écoula sa vie, et sa mère était une Letellier de St-Just. Après avoir étudié au collège de Sorel, il passa chez les Jésuites pour faire son classique.

De 1883 à 1889, il appartient au personnel de l'*Etendard*, dirigeant en même temps la *Revue Canadienne* où il publia notamment des études sur la politique du

pays et celle de l'étranger. En 1889, il fonda le *National*, qui fut vraiment le type du journal à la fois frondeur et pimpant.

Plusieurs des campagnes entreprises et menées par cet organe resteront mémorables.

Convaincu, comme bien d'autres, que le journalisme mène à tout à condition qu'on en sorte, M. Desaulniers se mit à étudier le droit, passa ses soirées à approfondir codes et jurisprudence et fut reçu avocat en 1895.

Comme journaliste proprement dit, il eut un genre qui est toujours précieux dans l'écrit quotidien : une conception rapide et une forme originale et limpide. L'étude qu'il publia sur la question des Biens des Jésuites dans l'exclusif *Journal des Débats*, de Paris, ont attiré l'attention dans le temps et vaut encore d'être relue. Dans la suite, il a été appelé à collaborer à deux autres publications parisiennes : la *Revue Internationale* et la *Revue des deux Frances*.

Quand il se passionnait pour l'imprimerie, matériellement parlant, et ne trouvant plus de vraies délices qu'à s'occuper de plomb et de presses, il nous rappelait vaguement Balzac passionné lui aussi pour les entreprises de ce genre et partageant également son temps entre l'atelier où il tentait cent expériences audacieuses et le cabinet d'études où s'élaborait l'immortelle *Comédie Humaine*.

\* \*

#### LE ROC PERCÉ

C'est un cap étranglé de varechs et d'eau grise,  
Que les assauts du nord ont en vain secoué,  
Que le marsouin, passant par bandes sous la  
[brise,  
Vient frôler quelquefois de son dos tatoué.

Lorsque le soir descend sur son énorme frise,  
L'ombre géante emplit son large flanc troué  
Où tout le jour, dorant le golfe qui s'irise,  
Compagne de l'azur, la lumière a joué.

Défiant, calme et seul, les plus hautes marées,  
Ses roches, par les flots saumâtres entourées,  
Depuis des milliers d'ans, narguent les vents  
[amers,

Et les grands goélands, ces lourds pigeons de  
[mers.  
Se repliant autour, dans leurs vols fantastiques,  
Lui font un anneau blanc de leurs ailes étiques.

C'est par ces vers de belle et forte envergure que nous présentons le poète à nos lecteurs. Quelle meilleure introduction pouvions-nous imaginer ? N'est-ce pas là un de ces sonnets comme les voulait le Maître, et qui valent maints longs poèmes ? La rime trois fois riche ajoute admirablement à la description si profondément marquée. Comme ça repose des machines pâlottes et huileuses qu'on imprime partout autour de nous . . .

Voici, dans une autre note, un *Angelus* où il semble qu'il y ait parfaite harmonie entre le tableau rêvé par le poète et le langage qui lui vient aux lèvres pour le décrire.

Enfant, de la cloche qui tinte  
Ecoute le son grave et lent,  
Qui dans la clarté presque éteinte  
Donne à ta prière un élan.

C'est l'heure où l'ombre tend ses voiles,  
Où dans l'espace immesuré  
Vont s'orienter les étoiles,  
Troupeau par la nuit égaré.

Ecoute cette voix qui passe  
Sur l'aile invisible de l'air  
Ton âme en peut suivre la trace  
Jusqu'au fond de l'horizon clair ;

Elle passe et la fleur vermeille,  
L'arbre songeur, le flot dormant,  
Comme nous deux prêtent l'oreille  
Dans un profond recueillement.

Nous ne voulons pas puiser à trop larges mains dans les pages encore inédites qui sont devant nous et qui bientôt seront offertes au public. Cependant, il nous semble qu'en citant une troisième pièce nous ferons mieux connaître notre poète et dans sa dextérité d'artiste et dans sa variété de moyens et de tons. Ou nous nous trompons fort, ou les vers suivants pourraient être avantageusement signés par les plus riches en titres à la renommée :

#### LA FILLE DES BOIS

Et son cœur fut pris par un guerrier blanc !  
Quand la bise mord le bouleau tremblant,  
Quand la forêt nue,  
La fille des bois dans les grands sentiers  
Toute seule va, de longs jours entiers,  
Par son rêve émue.

Ce fut dans la plaine au ciel attiédi,  
Quand la flambe d'or descend du midi,  
Que lui vint ce rêve,  
Près de son ruisseau le guerrier passa  
Et de loin son œil longtemps caressa  
Ses pas sur la grève.

Que lui donna-t-elle, au guerrier vaillant ?  
Les bois pleins de bruits, les flots babillant,  
Pourraient nous le dire ;  
Mais le doux secret lui sera gardé,  
Car les bois aux flots ont recommandé  
De ne pas médire.

Des bruissements d'aile et de chansons  
Se sont envolés, rieurs, des buissons  
Dont l'âme voltige ;  
Et comme le daim, las de s'abreuvoir,  
Le guerrier s'en fut sans souci d'avoir  
Coupé cette tige

Les mois et les ans ont passé depuis,  
Et la fleur des bois qui n'a plus d'appuis,  
Dont l'avenir sombre,  
Sourit aux oiseaux, dans l'attente encor  
De la vision qui manque au décor  
De sa forêt sombre.

Dans les matins blonds, dans les soirs tombés,  
Dans le vent qui fait les joncs recourbés  
Et l'arbre farouche,

On la voit pensive au bord des chemins,  
Et le lendemain sur les lendemains  
Lentement se couche.

De décembre morne à juin triomphant,  
Quand la sève monte ou l'écorce fend  
Au souffle du pôle,  
Elle dit sa peine aux grands horizons  
Et marche, oubliant bouvreuils ou bisons,  
Son arc sur l'épaule.

Et pourtant plus d'un chasseur donnerait  
Ses plus belles peaux d'élan sans regret  
Pour un baiser d'elle,  
Mais la fière enfant, toute à son passé,  
Au vieux souvenir jamais effacé  
Veut rester fidèle,

Car son cœur fut pris par un guerrier blanc !  
Quand la bise mord le bouleau tremblant,  
Quand la forêt mue,  
La fille des bois dans les grands sentiers,  
Toute seule va, de longs jours entiers,  
Par son rêvé émue.

On remarquera que Desaulniers est essentiellement un poète canadien, qu'il trouve dans son pays, dans notre histoire, dans nos hommes ses sujets et ses inspirations — nos poètes en sont encore à piller les Grecs et à révolutionner la lune.

Dès le collège, notre ami sentit vibrer en lui la fibre poétique. A la suite d'un pari entre collégien, il bâtit une tragédie en cinq actes — un acte par semaine. Longtemps après, en 1880 croyons-nous, il porta le précieux manuscrit à Fréchette qui en lut de notables tranches, ne lésina pas trop un peu d'admiration pour quelques passages et finit par déclarer qu'il y avait là, en germe, un talent sérieux, de l'inspiration vraie, un grand bon sens — ce qui n'est pas peu dans ce pays — puis conclut ainsi :

“ Ne publiez rien avant que votre talent soit mûr. ”

Le lauréat mit sa bibliothèque à la dis-

position du jeune poète et resta son ami.

Quand paraîtra le volume annoncé, le REVEIL en publiera sans doute une analyse étendue, ce qui nous amène à être bref aujourd'hui tout en répétant pour M. Desaulniers ce que Sainte-Beuve disait d'un poète : “ Il n'est pas de la tribu qui dénature tous les bruits et déprave toutes les formes.

\* \* \*

Un dernier mot.

Dans la sphère littéraire le modèle de M. Desaulniers est Théophile Gauthier.

En politique il prend pour prototypes les personnages du libéralisme le plus pur et le plus déterminé.

Parmi nous il est de ceux qui luttent ardemment pour l'autonomie du parti libéral dans le pandemonium actuel. C'est un intransigeant d'aujourd'hui ; demain il sera un des hommes du nouvel état-major. Il est tout indiqué, son rôle.

En attendant, pendant que, comme nous, il cultive la patience, souhaitons lui pour son livre, non le succès littéraire qui nous paraît chose assurée, mais l'autre succès si rare sur notre terre ingrate.

Car nous croyons, comme Boileau :

Qu'on peut sans crime  
Tirer de ses écrits un profit légitime.

VIEUX-ROUGE.

---

#### LE MIEUX EST DE PREVENIR

Avec quelques doses de BAUME RHUMAL on arrête un commencement de rhume à son début, si on le néglige qui sait à quelles complications on en arrivera.

153

---

1898

Bientôt nous serons ramenés par l'invincible cours des choses, à la dernière heure d'une année expirante, à la première heure d'une année nouvelle, à ce moment unique, insaisissable, où il ne reste plus qu'à regretter le temps perdu, et à faire des souhaits pour l'avenir.

C'est la destinée des hommes et des peuples : pour tout ce qui vit, les années se succèdent et se pressent sans qu'on puisse les retenir, poussant le grand troupeau humain, disséminé dans l'univers, partagés en nations de toutes sortes, sur la route sans fin de l'éternel inconnu. A peine a-t-on franchi une étape, il faut aborder l'étape nouvelle ; et tout ce qu'on peut faire avant de se remettre en marche, avant d'aller vers cet inconnu toujours fuyant, c'est de tourner la tête, sans même s'arrêter un instant, pour mesurer du regard le chemin que l'on vient de parcourir, pour embrasser d'un coup d'œil ce passé d'hier qui fuit déjà derrière nous avec son cortège de joies et de misères.

\*  
\*  
\*

De tous les événements de 1898, celui qui occupera le plus de place dans l'histoire sera sans doute la guerre hispano-américaine. Cette guerre préparée de longue main, qui devait fatalement amener la ruine de l'Espagne comme puissance coloniale, n'a eu en soi rien de bien imprévu ; et les quelques combats, qui ont promptement amené le dénouement final ne sont pas de ceux qui font époque, soit par le nombre des combattants en présence, soit par des faits d'armes extraordinaires. L'Espagne est tombée à l'heure indiquée non pas tant sous les coups de ses ennemis extérieurs qu'à la suite d'une série de fautes administratives qui la ruinaient à l'intérieur, en la laissant discréditée et sans allié au dehors. Nul n'a pu voir dans sa chute un de ces désastres terribles et imprévus qui fondent quelquefois sur les plus fiers ; elle a subi la suprême humiliation de se faire dire publiquement par le premier ministre d'une grande puissance qu'elle était tombée à l'état de décrépitude.

Aussi le résultat le plus remarquable de cette guerre pour le moment n'est-il pas la ruine de l'empire colonial espagnol ; mais le revirement complet qui s'est opéré, comme conséquence, dans la politique étrangère des États-Unis ainsi que le rapprochement entre la puissante république et son ancienne métropole.

Il n'y a plus à en douter : les descendants de Washington, comme tous les conquérants qui les ont précédés depuis le commencement de l'histoire, entendent régner sur les pays enlevés aux vaincus et imposer leurs idées aux peuples tombés, comme par hasard, sous leur domination. Quand on veut bien relire les discours des hommes publics américains et les articles des journaux qui ont précédé la déclaration de guerre et les comparer avec ce qu'on voit et qu'on entend aujourd'hui, on a peine à croire que des idées aussi diamétralement opposées peuvent s'emparer d'un grand peuple à douze mois de distance.

Les peuples oublient vite, il est vrai ; mais ce serait étrangement se tromper que d'attribuer à l'inconstance des masses, à leur goût de gloire et de domination, le remarquable changement que l'on constate dans l'opinion aux États-Unis. D'habiles diplomates, exploitant les intérêts des princes de la finance et de l'industrie, ont façonné et dirigé d'une main invisible cette opinion publique qui se croit toute-puissante — et tous ces diplomates n'étaient pas des Américains.

Depuis longtemps déjà l'Angleterre cherchait un allié. Son insatiable besoin d'expansion coloniale l'ayant mise en opposition avec chacune des grandes puissances européennes sur quelque point du globe, elle ne pouvait compter sur aucune d'elles. Jamais elle n'avait senti son isolement et sa faiblesse comme depuis qu'il est question du démembrement de la Chine. La guerre hispano-américaine offrait aux Anglais une occasion favorable de rappeler à leurs cousins d'Amérique qu'ils étaient de même race et qu'ils devaient avoir les mêmes aspirations. L'Angleterre voyait fort bien qu'elle ne courait aucun risque en affichant ses sympathies pour ceux qui devaient inévitablement sortir vainqueurs de la lutte ; elle savait aussi ce qu'on peut tirer d'un peuple en flattant sa vanité et

ses passions. A soixante ans de distance la diplomatie anglaise a employé avec succès les mêmes procédés qui servirent à Canning pour tenir la Sainte Alliance en échec.

Ce rapprochement entre l'Angleterre et ses anciennes colonies se traduira-t-il par une alliance intime et durable ? C'est le secret de l'avenir. Mais il est évident que l'Angleterre est devenue plus ferme, plus agressive même, depuis qu'elle a entraîné à sa suite dans le *Far East* un peuple parlant sa langue, partageant ses idées et ses préjugés.

Les optimistes veulent voir dans cette entente, que l'on décore du nom d'anglo-saxonne, la garantie d'une paix durable.

La paix ! En somme elle a régné sur la plus grande partie du monde civilisé durant les douze mois qui viennent de s'écouler (car ce ne sont pas les massacres de Manille, de Santiago, d'Omdurman, qui pouvait constituer une grande guerre.) Mais l'image de tranquillité pastorale, de douce fraternité que ce mot évoque est un mensonge en France comme en Angleterre, en Allemagne comme en Russie. La situation européenne actuelle n'a pas les sombres grandeurs, le sinistre éclat de la guerre ; mais elle en a les écrasants fardeaux, presque les ruines.

Sur toutes les frontières, des armées immenses se regardent dans une attitude d'hostilité constante, s'étudient, se mesurent, comme si demain elles devaient se battre. Dans tous les pays l'on travaille avec une ardeur fébrile à inventer et à fabriquer de nouveaux engins de destruction. Jamais les gouvernements n'ont été si loin dans la voie des armements, où depuis déjà assez longtemps ils dépensent la plus grande partie de leur énergie.

Et pourtant tous les chefs d'Etat désirent la paix : il n'en est pas un qui ne préfère jouir tranquillement de ses conquêtes, de sa gloire, plutôt que de s'embarquer dans des aventures qui peuvent toujours, en dépit de toute la prudence que l'on a pu apporter dans les préparatifs, aboutir aux plus terribles désastres. Le Czar paraît avoir compris le péril mieux que tout autre ; dans tous les cas il a pris l'initiative d'un

généreux mouvement en faveur d'un désarmement général.

Ce manifeste restera comme un document mémorable ; mais qui ose croire que le rêve qui y est formulé puisse se réaliser dans un avenir prochain ?

C'est que les chefs d'Etat ne sont plus maîtres de la situation. Dans beaucoup de pays le danger intérieur est plus grand que le péril extérieur. Les masses entretiennent des idées sociales et politiques qui menacent les républiques comme les trônes. Pour les empêcher de se révolter ouvertement il faut entretenir chez eux la crainte continuelle d'un ennemi étranger ; à un moment donné il peut devenir nécessaire de les lancer sur cet ennemi. La misérable affaire Dreyfus a servi de prétexte à l'agitation révolutionnaire en France, cette année ; en Allemagne, c'est le socialisme sous une autre forme ; en Autriche, en Turquie, en Suède, c'est le travail irrésistible des peuples asservis ; partout c'est le *struggle for life*, l'éternelle question de trouver de nouveaux domaines, des peuples moins avancés à exploiter pour le bénéfice de l'industrie nationale. Si les Etats-Unis souffrent moins que d'autres pays, leur appétit n'est pas moins vorace.

Voilà pourquoi la Chine étant tombée, toutes les puissances se sont ruées à l'assaut pour avoir leur part des dépouilles, pour empêcher le vainqueur de tout accaparer. Dans cette lutte effrénée il n'y a plus de lois ni de droit qui tiennent ; et la guerre peut éclater d'un jour à l'autre.

\*\*\*

C'est en songeant à l'évornité des intérêts en jeu, à la grandeur des armements en présence que l'on comprend combien le Canada, toute Puissance qu'il soit, est peu maître de ses destinées. Lié plus que jamais au sort de l'Empire par la politique et les déclarations de ses chefs, il n'est à proprement parler qu'un otage entre les mains des Etats-Unis, un point d'attaque ouvert aux ennemis de l'Angleterre. Toutes les déclamations du monde, toutes les affirmations que nous "sommes devenus une nation" n'y peuvent rien changer. L'année 1898 surtout a

été fatale aux rêves de liberté commerciale et d'alliances fécondes que l'on avait fait miroiter devant nos yeux. Les seuls faits qui restent acquis c'est que d'abord nous n'avons pas d'autres droits que celui de faire des faveurs à l'Angleterre sans espoir de retour, et que les Américains n'entendent pas nous faire profiter des belles dispositions qu'ils manifestent à l'égard de l'Angleterre.

Ce n'est pas un bilan dont nous ayons raison d'être fier. Quel sera celui de cette année nouvelle où nous entrons, où nous glissons pour ainsi dire sans y prendre garde ?

Elle passera comme toutes celles qui l'ont précédée, dont quelques unes auraient fait reculer d'effroi si on avait pu prévoir d'avance ce qu'elles cachaient, si on n'avait eu le bienfait cruel et doux, de l'ignorance des choses futures ; elle tombera à son tour à l'heure voulue où tout disparaît et se confond. Pour le moment elle est l'inconnue. N'essayons pas de violer son secret ; souhaitons seulement qu'elle nous soit clémente.

MAGISTER.

---

### IL FAUT EN PRENDRE SOIN

Les vieillards avec leur poitrine délabrée, affaiblie, souffrent beaucoup de la bronchite. Le seul remède capable de les soulager de suite est le BAUME RHUMAL.

154

---

## LA LETTRE DE LAURIER

M. Danduraud, honorable et sénateur par la grâce du ministre des Travaux Publics, s'était agenouillé devant M. Tarte et avait demandé à M. Laurier de leur donner à tous deux sa bénédiction. La bénédiction est venue et la *Patrie* triomphe.

Pourtant, cette lettre du chef libéral à M. Danduraud n'est pas de nature à rehausser la réputation d'un homme d'Etat. Il est évident qu'elle a été écrite dans un moment d'impatience. La preuve, c'est qu'on y trouve des phrases comme celle-ci :

“ Les tories qui le frappent [Tarte] à visage

découvert, lui font des reproches dont j'accepto la responsabilité. ”

Nous savons que M. Laurier n'a pas voulu dire qu'il acceptait la responsabilité des reproches que les tories font à son collègue. Personne ne croira davantage qui ne sait plus écrire le français. Il ne s'est pas donné la peine de se relire ; voilà tout.

Il en résulte que l'argumentation ne vaut pas mieux que le style.

M. Laurier affirme qu'il a confiance en M. Tarte. Parbleu ! personne n'en doute. Ça se voit. Mais cela suffit-il pour le justifier de conclure que personne n'a le droit de lui dire que cette confiance est mal placée ?

Un homme, fut-il chef d'un parti, a-t-il le droit de refuser à ses anciens compagnons de lutte le droit de lui dire : “ Nous n'approuvons pas l'usage que vous faites du pouvoir que nous conquis par nos efforts réunis ; nous vous dénonçons un tel de vos confidents comme un intrigant de bas-étage, un homme qui a déjà trahi dix chefs après les avoir adulés chacun leur tour. ” ?

Les libéraux protestateurs, grands et petits n'ont pas fait autre chose. Ils veulent que le parti libéral reste au pouvoir ; mais ils veulent aussi qu'ils remplisse ses promesses. Ils ont des droits acquis dans le parti, et ils s'en servent pour crier casse-cou.

Où est le crime ?

Depuis quand un chef est-il trop grand pour recevoir des conseils de ses anciens compagnons d'armes ? Depuis quand est-on esclave dans le parti libéral ?

Mais M. Laurier n'a pas le temps d'examiner ces questions. Il est trop occupé à blanchir son nègre.

“ M. Tarte dit-il est en bonne compagnie, M. Gladstone était un rallié. Quand il fut graduellement amené par l'inflexible impulsion de son jugement et de son âme à ne plus croire aux doctrines tories dans lesquelles il avait été élevé, le parti libéral fut trop heureux non seulement de lui ouvrir ses rangs, mais de le placer à sa tête. ”

Eh bien ! M. Laurier, la différence entre



Gladstone et M. Tarte c'est précisément que lui n'a pas abandonné ses anciennes doctrines, ou plutôt ses anciennes méthodes. Il est encore comme il l'a toujours été, l'homme des Conholly et des jobbers de toute catégorie. Comme autrefois on retrouve son nom attaché à tous les scandales politiques ; il est plus compromettant que lorsque les conservateurs l'on chassé, parce qu'il est mieux connu.

M. Laurier donne un conseil paternel à ses amis en terminant :

“ Qu'ils retournent aux études sérieuses, à la discussion des problèmes et des questions dont dépend l'avenir de notre pays, et qu'ils continuent leur confiance à un homme qui ne fait rien à demi. ”

Mais M. Laurier, grâce à la direction donnée ou parti libéral sous l'influence de cet homme, c'est qu'il n'est plus possible pour celui qui connaît ce que c'est qu'une politique de retourner aux études sérieuses et de se dire libéral.

Allons-nous rappeler que le parti libéral était lié à une politique d'économie ? M. Tarte se flatte d'avoir dépensé beaucoup et promet de dépenser encore davantage.

Rappellerons-nous que le parti libéral a toujours combattu l'impérialisme, l'introduction du sentiment dans la politique commerciale ? Inutile de vous dire ce qu'on nous répondra.

Disons-nous que suivant, l'idée libérale, l'avenir du pays exigeait l'abolition du régime protecteur ? On vous démontrera, que le peuple n'a jamais payé autant de taxes ; que les pires monopoles sont ceux qui restent les plus protégés.

Inutile de continuer sur ce ton.

Quand les libéraux ont combattu ce n'était pas seulement pour permettre à M. Laurier de retirer un salaire de premier-ministre et d'aller se faire décorer en Angleterre. Ils voulaient le triomphe de leur programme.

Nous ne voulons pas être injuste envers le premier-ministre. Nous savons qu'il ne peut s'occuper de tous les détails de l'administration.

C'est précisément pour cette raison là que nous ne voulons pas voir dans le ministère des

hommes qui n'ont aucune sympathie pour les idées libérales, des hommes qui sont ouvertement alliés avec les pires tripoteurs de l'ancien régime ; des hommes qui tout en prétendant mettre notre programme à exécution compromettent le parti et le ruinent efficacement.

Et nous continuerons à protester.

LIBERAL.

## LA SANTE POUR TOUS

Le BAUME RHUMAL permettra à chacun de se maintenir en bonne santé en écartant les affections de la gorge et des poumons. 155

## UN MOT

Le directeur du *Monde Illustré*, en offrant ses souhaits du Nouvel An à ses lecteurs, confesse humblement ses fautes de commission ou d'omission et prend une quantité de bonnes résolutions.

C'est très beau ; et nous lui donnons acte de ses bonnes dispositions.

De notre côté, nous tenons à déclarer que nous ne sommes pas “ des confrères qui peuvent lui en vouloir ” personnellement.

Les rédacteurs du *RÉVEIL* ont souvent été fort mal jugés. On les a classés parmi les ennemis de l'ordre et de l'autorité parce qu'ils se sont donné pour mission de démasquer l'hypocrisie et la mauvaise foi partout où elles se trouvent. Ils ont aussi voulu remettre à leur place ceux qui déshonorent notre langue et notre nationalité en posant comme écrivains ou représentants de la littérature canadienne-française. Ils n'ont peut-être pas toujours été à la hauteur de cette double tâche : mais ils n'ont certainement pas été mis par aucun sentiment d'hostilité personnelle en faisant remarquer à leurs confrères les choses impossibles qui s'impriment sous leurs yeux.

On pardonne bien des incorrections à celui qui écrit pour défendre une cause quelconque, pour porter à la connaissance du public des faits qui peuvent jeter une nouvelle lumière sur une question historique ou sociale. Mais il faut

exiger du poète ou du romancier le mérite littéraire aussi bien que le respect de la morale. Le roman, la nouvelle, les vers n'ont d'autre raison d'être que la beauté de la forme. Quand on ne peut y atteindre, il vaut mieux dire directement et simplement la leçon qu'on désire enseigner.

Et puis, il faut, avant tout, être sincère et maître de sa pensée.

M. le directeur du *Monde Illustré* nous permettra de lui demander s'il a trouvé ces qualités dans la chronique "A bâtons rompus" qui suit son propre article. Pour notre part nous avons rarement vu autant de lieux-communs et d'idées disparates entassées dans si peu d'espace, dans le but apparent de donner de l'encensoir sous le nez de tout le monde.

\* \* \*

Mais ces réflexions sont peut-être un peu trop sérieuses.

On me permettra de rire encore une fois "avec" le *Monde Illustré* (style de Grandfort.)

Voici d'abord que j'y trouve une idée bien plaisante de M. Gaston Labat :

Les visites de premier de l'An, ayant une tendance à se perdre, je crois qu'il serait très pratique que chaque personne, le 1er janvier, à une heure fixée par proclamation du Maire, descende sur la rue, devant sa porte, prenne la main de son voisin et lui donne le baiser de paix, que chacun se transmettrait.

"Son Honneur le Maire pourrait donner le signal."

D'abord il est très urgent qu'on empêche les visites de *se perdre*. Nous n'avions pas encore remarquer ça. Et puisqu'il s'agit de prévenir pareille catastrophe, nous sommes aussi en faveur des idées pratiques.

Mais, — il faut toujours un mais, — nous ne voyons pas bien Son Honneur le Maire descendre à une heure fixée par lui-même, pour donner le *baiser de paix* à son voisin.

Si c'était une voisine ?

Avec Jimmy McShaue, la chose aurait pu passer sans commentaire ; mais tous les Maires n'ont pas la même vertu.

Si c'était sa belle-mère ?

Horreur ! passons.

Et si la politique s'en mêlait ?

Silence !

\* \* \*

Sautons pardessus la poésie et nous voici dans le domaine de la légende. Celle-ci nous vient de Provence, et voici comment elle commence :

Un jour que le travail chômait, saint Pierre sortit pour se délasser un tantinet devant le seuil du saint Paradis.

"Juste, il se fait qu'il rencontre le diable qui sans cesse, y vient rôder pour ennuyer les élus de Dieu jusque tant qu'ils y soient entrés."

Avez-vous remarqué cette dernière phrase ?

Il s'ensuit un dialogue ultra intime entre "Cornu" ou "Ecorné" et "Pierronnet" au cours duquel nous apprenons qu'Eve fut tentée "sur l'arbre aux pommes d'or" et que "les saints sont encore sensibles à ux paroles câlines."

C'est pour cette dernière raison que le diable se permet de demander les clefs du Paradis à saint Pierre.

Voici la réponse :

"Saint Pierre (serrant nerveusement ses clefs). — Ah !!!"

Les trois points d'exclamation font l'éloquence de la réponse.

Heureusement tout cela s'arrange pour le mieux et les lecteurs du *Monde Illustré* apprennent que le diable n'est pas encore au ciel.

RIGOLO.

---

## CA ET LA

Un lecteur des *Recherches Historiques* demande l'origine de l'expression "beignets de Ste-Rose." Nous lui conseillons de s'adresser à M. Firmin Picard, homme de lettres, qui a longtemps fait de cette localité son séjour de prédilection.

\* \* \*

Tiré d'une notice nécrologique parue dans *l'Avenir du Nord* :

“C'est ce qui faisait de celle dont nous regrettons le dernier départ, une sainte distinguée.”

Nous passerions “dernier départ” mais nous protestons contre “sainte distingué.” Nous nions à un journal démocratique comme l'*Avenir* le droit d'établir des distinctions au ciel.

\* \* \*

Dans son numéro du 28 décembre, la *Presse* s'excuse en des termes assez vagues d'avoir publié le portrait d'un prévenu quelconque. Elle dit :

“C'était une erreur, les circonstances actuellement connues ne permettant pas de croire que la justice avait besoin d'une semblable publicité. Nous la regrettons d'autant plus qu'elle s'est manifestée au lendemain de la publication de la lettre ouverte de Mgr l'archevêque de Montréal à laquelle nous avons donné et donnons encore notre plus complète adhésion.”

Mgr Bruchési doit être flatté de cette adhésion. Mais ce qu'il serait curieux de savoir, c'est ce qui serait arrivé si M. Jules Helbronner n'avait pas donné “sa plus complète adhésion” à la ligne de conduite indiquée par l'archevêque de Montréal.

Ce que nous savons bien c'est que les mots “entière soumission” ne viennent pas facilement sous certaine plume.

\* \* \*

Quand M. Tarte était ultramontain il écrivit au Pape une lettre ouverte dans laquelle il disait sans façon : Saint-Père ou vous trompe. Et M. Tarte ne fut pas excommunié par le Pape.

D'anciens camarades de M. Laurier se sont permis de lui dire : Cher ami ou vous trompe. Et le chef libéral fait une colère, lance les condamnations à droite et à gauche.

Est-il plus infallible que le Pape ?

O libéralisme !

RIGOLO.

## LE DIABLE

Le paysan restait debout en face du médecin, devant le lit de la mourante. La vieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et les écoutait causer. Elle allait mourir ; elle ne se révoltait pas, son temps était fini, elle avait quatre-vingt-douze ans.

Par la fenêtre et la porte ouvertes, le soleil de juillet entrant à flots, jetait sa flamme chaude sur le sol de terre brune, onduleux et battu par les sabots de quatre générations de rustres. Les odeurs des champs venaient aussi, poussées par la brise cuisante, odeurs des herbes, des blés, des feuilles, brûlés sous la chaleur de midi. Les sauterelles s'égosillaient, emplissaient la campagne d'un crépitement clair, pareil aux criquets de bois que l'on vend aux enfants dans les foires.

Le médecin, élevant la voix, disait :

— Honoré, vous ne pouvez pas laisser votre mère toute seule dans cet état là. Elle passera d'un moment à l'autre !

Et le paysan, désolé, répétait :

— Faut pourtant que j' rentre mon blé ! v'là trop longtemps qu'il est à terre. L' temps est bon, justement. Qué qu' t'en dis, ma mé ?

Et la vieille mourante tenaillée encore par l'avarice normande, faisait “oui” de l'œil et du front, engageait son fils à rentrer son blé et à la laisser mourir toute seule.

Mais le médecin se fâcha et, tapant du pied :

— Vous n'êtes qu'une brute, entendez-vous, et je ne vous permettrai pas de faire ça, entendez-vous ! Et, si vous êtes forcé de rentrer votre blé aujourd'hui même, allez chercher la Rapet, par bleu ! et faites-lui garder votre mère. Je le veux, entendez-vous ! Et si vous ne m'obéissez pas, je vous laisserez crever comme un chien, quand vous serez malade à votre tour, entendez-vous ?

Le paysan, un grand maigre, aux gestes lents, torturé par l'indécision, par la peur du médecin et l'amour féroce de l'épargne, hésitait, calculait, balbutiait :

— Combien qué prend, la Rapet, pour une garde ?

Le médecin disait :

— Est-ce que je sais, moi ! Ça dépend du temps que vous lui demanderez. Arrangez-vous avec elle, morbleu ! Mais je veux qu'elle soit ici dans une heure, entendez-vous ?

L'homme se décida :

— J'y vas, j'y vas ; vous fâchez point, m'sieu l' médecin.

Et le docteur s'en alla, en appelant :

— Vous savez, prenez garde, car je ne b'adine pas quand je me fâche, moi !

Dès qu'il fut seul, le paysan se tourna vers sa mère, et, d'une voix résignée :

— J' vas qu'ri la Rapet, pisqu'il veut, c't homme. T'éluge point tant qu' je r'vienné.

Et il sortit à son tour.

La Rapet, une vieille repasseuse, gardait les morts et les mourants. Puis, dès qu'elle avait cousu ses clients dans le drap dont ils ne devaient plus sortir, elle revenait prendre son fer dont elle frottait le linge des vivants. Ridée comme une pomme de l'autre année, méchante, jalouse, avare d'une avarice tenant du phénomène, courbé en deux, comme si elle eût été cassée en deux par l'éternel mouvement du fer promené sur les toiles, on eût dit qu'elle avait pour l'agonie une sorte d'amour monstrueux et cynique. Elle ne parlait jamais que des gens qu'elle avait vus mourir, de toutes les variétés de trépas auxquels elle avait assisté ; et elle les racontait avec une minutie de détails toujours pareils, comme un chasseur raconte ses coups de fusil.

Quand Honoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau bleue pour les colle-rettes des villageoises.

Il dit ;

— Allons, bonsoir : ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rapet ?

Elle tourna vers lui la tête :

— Tout d'même, tout d'même. Et d' vot' part ?

— Oh ! d' ma part, ça va-t'à volonté, mais c'est ma mé qui n' vas point.

— Vot' mé ?

— Oui, ma mé !

— Qué qu'alle at votre mé ?

— All' a qu'a va tourner d' l'œil !

La vieille femme retira ses mains de l'eau dont les gouttes, bleuâtres et transparentes, lui glissaient jusqu'au bout des doigts, pour retomber dans le baquet.

Elle demanda avec une sympathie subite :

— All' est si bas qu' ça ?

— L' médecin dit qu'all' n' passera point la r'levée.

— Pour sûr qu'all' est bas alors !

Honoré hésita. Il lui fallait quelques préambules pour la proposition qu'il préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup :

— Comben qu' vous m' prendrez pour la garder jusqu'au bout ? Vô savez que j' sommes point riche. J' peux seulement point m' payer ann' servante. C'est ben ça qui l'a mise là, ma pauvr' {mé, trop d'éluagement, trop d' fatigue ! A travaillait comme dix, nonobstant ses quatre-vingt-douze ans. On n'en fait pu de c'te graine là...

La Rapet répliqua gravement :

— Y a deux prix : quarante sous l' jour et trois francs la nuit pour les riches. Vingt sous l' jour et quarante la nuit pour l' z'autres. Vous m' donnerez vingt et quarante.

Mais le paysan réfléchissait. Il la connaissait bien, sa mère. Il savait comme elle était tenace, vigoureuse, résistante. Ça pouvait durer huit jours, malgré l'avis du médecin.

Il dit résolument :

— Non. J'aime ben qu' vô me fassiez un prix. là, un prix pour jusqu'au bout. L' médecin dit qu'all' passera tantôt. Si ça s'fait, tant mieux pour vous, tant pis pour mé. Ma si all' tient jusqu'à demain ou pu longtemps, tant mieux pour mé tant pis pour vous !

La garde, surprise, regarda l'homme. Elle n'avait jamais traité un trépas à forfait. Elle hésitait, tentée par l'idée d'une chance à courir. Puis elle soupçonna qu'on voulait la jouer.

— J' peux rien dire tant qu' j'aurai point vu vot' mé, répondit-elle.

— V'nez-y, la vé.

Elle essuya ses mains et le suivit aussitôt.

En route, ils ne parlèrent point. Elle allait d'un pas pressé, tandis qu'il allongeait ses gran-

des jambes comme s'il devait à chaque pas traverser un ruisseau.

Les vaches couchées dans les champs, accablées par la chaleur, levaient lourdement la tête et poussaient un faible meuglement vers ces deux gens qui passaient, pour leur demander de l'herbe fraîche.

En approchant de sa maison, Honoré Bontemps murmura :

— Si c'était fini, tout d' même ?

Et le désir inconscient qu'il en avait se manifesta dans le son de sa voix.

Mais la vieille n'était point morte. Elle demeurait sur le dos, en son grabat les mains sur la couverture d'indienne violette, des mains affreusement maigres, nouées, pareilles à des bêtes étranges, à des crabes, fermées par les rhumatismes, les fatigues, les besognes presque séculaires qu'elles avaient accomplies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui palpa la poitrine, l'écouta respirer, la questionna pour l'entendre parler ; puis l'ayant encore longtemps contemplée, elle sortit suivie d'Honoré. Son opinion était assise. La vieille n'irait pas à la nuit. Il demanda :

— Hé ben ?

La garde répondit :

— Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Vous me donnerez six francs, tout compris.

Il s'écria :

— Six francs ! six francs ! Avez-vous perdu le sens ? Mé je vous dis qu'all' en a pour cinq ou six heures, pas plus !

Et ils discutèrent longtemps, acharnés tous deux. Comme la garde allait se retirer, comme le temps passait, comme son blé ne se rentrerait pas tout seul, à la fin, il consentit :

— Eh ben ! c'est dit, six francs, tout compris, jusqu'à la l'vée du corps.

— C'est dit, six francs.

Et il s'en alla, à longs pas, vers son blé couché sur le sol, sous le lourd soleil qui mûrit les moissons.

La garde rentra dans la maison.

Elle avait apporté de l'ouvrage ; car auprès des mourants et des morts elle travaillait sans

relâche, tantôt pour elle, tantôt pour la famille qui l'employait à cette double besogne moyennant un supplément de salaire.

Tout à coup, elle demanda :

— Vous a-t-on administrée au moins, la mère Bontemps ?

La paysanne fit " non " de la tête ; et la Rapet qui était dévote, se leva avec vivacité.

— Seigneur Dieu ! c'est-il possible ? J'vons quérir m'sieu l' curé,

Et elle se précipita vers le presbytère, si vite, que les gamins, sur place, la voyant trotter ainsi, crurent un malheur arrivé.

Le prêtre s'en vint aussitôt, en surpris, précédé de l'enfant de cœur qui sonnait une clochette pour annoncer le passage de Dieu dans la campagne brûlante et calme. Des hommes qui travaillaient au loin, ôtèrent leurs grands chapeaux et demeuraient immobiles en attendant que le blanc vêtement eût disparu derrière une ferme ; les femmes qui ramassaient les gerbes se redressaient pour faire le signe de la croix ; des poules noires, effrayées, fuyaient le long des fossés en se balançant sur leurs pattes jusqu'au trou, bien connu d'elles, où elles disparaissaient brusquement ; un poulain, attaché dans un pré, prit peur à la vue du surpris et se mit à tourner en rond, au bout de sa corde, en lançant des ruades. L'enfant de cœur, en jupe rouge, allait vite ; et le prêtre, la tête inclinée sur une épaule et coiffé de sa barrette carrée, le suivait en murmurant des prières ; et la Rapet venait derrière, toute penchée, pliée en deux, comme pour se prosterner en marchant, et les mains jointes, comme à l'église.

Honoré, de loin, les vit passer. Il demanda :

— Ousqu'i va, not' curé ?

Son valet, plus subtil, répondit :

— I porte l' bon Dieu à ta mé, pardi !

Le paysan ne s'étonna pas.

— Ça s' peut ben tout d' même !

Et il se remit au travail.

La mère Bontemps se confessa, reçut l'absolution, communia ; et le prêtre s'en revint, laissant seules les deux femmes dans la chaumière étouffante.

Alors la Rapet commença à considérer la

mourante, en se demandant si cela durerait longtemps.

Le jour baissait, l'air plus frais entraînait par souffles plus vifs, faisant voltiger contre le mur une image d'Épinal tenue par deux épingles ; les petits rideaux de la fenêtre, jadis blancs, jaunes maintenant et couverts de taches de mouches, avaient l'air de s'envoler, de se débattre, de vouloir partir, comme l'âme de la vieille.

Elle, immobile, les yeux ouverts, semblait attendre avec indifférence la mort si proche qui tardait à venir. Son haleine courte, sifflait un peu dans sa gorge serrée. Elle s'arrêterait tout à l'heure, et il y aurait sur terre une femme de moins que personne ne regretterait.

À la nuit tombante, Honoré rentra. S'étant approché du lit, il vit que sa mère vivait encore, et il demanda :

— Ça va-t-il ?

Comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renvoya la Rapet en lui recommandant :

— D'main, cinq heures, sans faute.

Elle répondit :

— D'main cinq heures.

Elle arriva, en effet, au jour levait.

Honoré, avant de se rendre aux terres, mangeait sa soupe, qu'il avait faite lui-même.

La garde demanda :

— Eh ben, vot' mé a-t-all' passé ?

Il répondit, avec un pli malin au coin des yeux :

— All' va plutôt mieux.

Et il s'en alla.

La Rapet, saisie d'inquiétude, s'approcha de l'agonisante, qui demeurait dans le même état, oppressée et impassible, l'œil ouvert et les mains crispées sur sa couverture.

Et la garde comprit que cela pourrait durer deux jours, quatre jours, huit jours ainsi ; et une épouvante étreignit son cœur d'avare, tandis que la colère la soulevait contre ce finaud qui l'avait jouée et contre cette femme qui ne mourrait pas.

Elle se mit au travail néanmoins et attendit le regard fixé sur la face ridée de la mère Bontemps.

Honoré rivint pour déjeuner ; il semblait content, presque goguenard ; puis il repartit. Il rentra son blé décidément, dans des conditions excellentes.

La Rapet s'exaspérait ; chaque minute écoulée lui semblait, maintenant, du temps volé, de l'argent volé. Elle avait envie, une envie folle de prendre par le cou cette vieille bourrique, cette vieille têtue, cette vieille obstinée, et d'arrêter en serrant un peu, ce petit souffle rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elle réfléchit au danger ; et d'autres idées lui passant par la tête, elle se rapprocha du lit.

— Vos avez-t-il déjà vu le Diable ?

La mère Bontemps murmura :

— Non.

Alors la garde se mit à causer, à lui conter des histoires pour terroriser son âme débile de mourante.

Quelques minutes avant qu'on expirât, le Diable apparaissait, disait-elle, à tous les agonisants. Il avait un balai à la main, une marmite sur la tête, et il poussait de grands cris. Quand on l'avait vu, c'était fini, on n'en avait plus que pour peu d'instant. Et elle énumérait tous ceux à qui le Diable était apparu devant elle, cette année-là : Joséphin Loisel, Euélie Ratier, Sophie Padagnan, Séraphine Grospiéds.

La mère Bontemps, émue enfin, s'agitait, remuait les mains, essayait de tourner la tête pour regarder au fond de la chambre.

Soudain la Rapet disparut du pied du lit. Dans l'armoire, elle prit un drap et s'enveloppa dedans ; elle se coiffa de la marmite, dont les trois pieds courts et courbés se dressaient ainsi que trois cornes ; elle saisit un balai de sa main droite, et de la main gauche, un seau de fer-blanc, qu'elle jeta brusquement en l'air pour qu'il retombât avec bruit,

Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouvantable ; alors, grimpée sur une chaise, la garde souleva le rideau qui pendait au bout du lit, et elle apparut, gesticulant, poussant des clameurs aiguës au fond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant de son balai, comme un diable de guinol la vieille paysanne à bout de vie.

Eperdue, le regard fou, la mourante fit un effors surhumain pour se soulever et s'enfuir ; elle sortit même de sa couche ses épaules et sa poitrine ; puis elle retomba avec un grand soupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets. le balai au coin de l'armoire, le drap dedans, la marmite sur le foyer, le seau sur la planche et la chaise contre le mur. Puis, avec les gestes professionnels, elle ferma les yeux énormes de morte, posa sur le lit une assiette, vers dedans l'eau du bénitier, y trempa le buis cloué sur la commode et, s'agenouillant, se mit à réciter avec ferveur les prières les prières des trépassés quelle savait par cœur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le soir venu, il la trouva priant, et il calcula tout de suite qu'elle gagnait encore vingt sous sur lui, car elle n'avait passé que trois jours et une nuit, ce qui raisait en tout cinq francs au lieu de six qu'il lui eevait.

GUY DE MAUPASSANT.

---

## DE SHANG-HAI A CEYLAN

(Suite)

Jeudi, 12 août.

Une occasion, saisie avec empressement, s'est présentée de revoir le Cambodge, et me voici à Phnom-Penh, sa capitale. Pour y aller de Saïgon, le voyageur s'embarque sur les jolis paquebots des *Messageries fluviales*. Quatre ou cinq heures pour descendre le fleuve, la moitié autant, sur mer, pour aller chercher l'embouchure du Mékong, un peu plus de vingt heures pour remonter ce cours d'eau encore très sortable, même quand on a vu le Saint-Laurent, le Mississipi et le Yang-tse-Kiang, et l'on est arrivé. Ce qui manque au Mékong, du moins sur les trois cents derniers kilomètres de son parcours, ce sont des rives. Il coule à pleins bords entre deux plaines

qui bordent des villages disséminés dans la "brousse", forêt basse et mal peignée, plantée dans l'eau, parfois visitée par des tigres, mais toujours infestée par les moustiques, auprès desquels les tigres sont des voisins inoffensifs et agréables.

Et cependant je garde avec plaisir dans ma mémoire la demi-heure que j'ai passé ce matin sur le spardeck de l'*Attaeo*, avant que le soleil ait obligé le capitaine à faire baisser les toiles des tentes. L'immense nappe d'eau, déjà naturellement teintée en jaune par le limon, prenait aux feux de l'aurore des nuances d'un violet rose qui me faisait songer au Nil. Bien loin à l'horizon, le miroir tranquille était taché de barres menues, recourbées à chaque bout comme une accolade, et coupées d'un ou deux points sombres : c'étaient des canots cambodgiens, dont l'élégante légèreté fait songer au caïque oriental.

Parfois, une jonque massive, tout endormie sous ses lourdes voiles de paille tressée, paraissait venir à nous rapidement, alors que c'était nous qui la dépassions, car on ne sentait pas le plus petit mouvement sur le vapeur, et nous étions trop loin de la rive, encore indécise, pour la voir fuir. Le pilote annamite lui-même semblait sommeiller sur sa roue. Lorsqu'un haut-fond du fleuve l'obligeait à s'approcher du bord, nous apercevions, au milieu des cases grises, la maison blanche d'un fonctionnaire français ou la façade, surmontée d'une croix de quelque Mission. Et la fraîcheur nous baignait, voluptueusement goûtée comme un plaisir qui doit durer seulement quelques minutes, tandis que les passagers chinois, encore étendus sur leurs nattes dans tous les coins du pont, nous envoyaient l'âcre senteur des pipes d'opium.

Phnom-Penh est un long village, arrondi sur un coude du fleuve qu'il borde au plus près, terminé d'un bout par le palais aux constructions multiples du *protégé*, le roi Norodom ; de l'autre, par le palais tout neuf du *protecteur*, le résident de Francé. Notre pauvre langue a dû inventer de drôles de mots pour exprimer les euphémismes des conquérants fin de siècle. On ne s'empare plus d'un pays, on le protège. On n'y envoie plus un gouverneur qui l'administre, on le pour-

voit d'un personnage doux et bien élevé qui y "réside," comme ces belles-mères qui tiennent à veiller jour et nuit sur le bonheur de leur genre. D'où ces substantifs étonnants de *protectorat*, de résident supérieur, de résident ordinaire, de vice-résident.

Sur une plaque de marbre, au dessus de la porte d'un édifice officiel, évidemment dérobé à la grande collection saïgonnaise, on lit ces mots, gravés en lettres d'or : *Résidence supérieure*. Ah! pour cette fois, mes épigrammes de puristes révolté sont réduites au silence. Oui, elle est supérieure, en effet, cette résidence où j'ai eu la bonne fortune de résider et le regret de résider trop peu de temps. On y est traité supérieurement ; on y mange supérieurement ; on n'y dort guère, par exemple, car le résident, supérieurement aimable et la résidente, supérieurement gracieuse et spirituelle, font oublier le coup de minuit à leur hôte, et ont la bonté de faire semblant de l'oublier aussi.

Je n'étais pas pour eux, il faut le dire une nouvelle connaissance ni un étranger, et, à cette distance de la patrie, les heures d'amitié, comme les années de campagne, comptent double. Quelles bonnes causeries sous le punkah rafraîchissant, dans ce salon, exotique par ses Boudhas et ses tentures, parisiens par la présence d'une jolie Française, qui s'habille rue de la Paix, et chasse l'éléphant dans les forêts limitrophes du Siam ! Mais le fléau qui rend la moitié du globe inhabitable, sévit tout particulièrement à Phnom-Penh. Je me souviens de m'être demandé jadis, au pays des Pharaons, comment faisait Antoine pour goûter les charmes de la conversation de Cléopâtre, au milieu d'un essaim de moustiques. Je me posais la même question — sans avoir le moindre rapport avec Antoine — tout en causant avec Mme de Verneville, car le moustique cambodgien l'emporte sur tous les autres par son habileté dans l'attaque. Il vous remonte les jambes, comme autrefois les anciens pirates normands remontaient les rivières, et une fois parvenu aux bons endroits, il s'installe et dévore tout doucement sa proie, réduite à souffrir en silence ou à se déshabiller, ce qui est impra-

ticable en bonne compagnie. Les malins ont un sac et s'y enferment la partie inférieure du corps, comme on fait pour les raisins de treille. La prochaine fois que je retournerai au Cambodge j'aurai un sac, moi aussi.

Vendredi 22 août.

Je suis allé ce soir à la Cour, où il y avait fête intime. Cela veut dire que S. M. *Norodom* se divertissait à voir danser ses bayadères dans la "petite salle", et qu'Elle daignait en ouvrir les portes à ses amis de la résidence et à leur hôte.

Le roi, qui m'avait donné audience il y a quelques années, m'a fait l'honneur de me reconnaître et m'a comblé... de poignées de mains. Il doit avoir, si je ne me trompe, cinquante-deux ou cinquante-trois ans, et m'a paru sinon plus jeune, du moins plus gai, plus ouvert et moins morose qu'à ma précédente visite. Ce petit vieillard, dont les yeux bridés et la grande bouche sensuelle rient toujours, semble avoir pris son parti de n'être plus jeune, de n'avoir jamais été beau; et de bien d'autre chose encore. Pendant toute cette soirée je ne cessai de penser — toutes proportions gardées — à Louis XV, disant le fameux "Après moi le déluge !" qui précéda le déluge de si peu de temps.

*A suivre.*

LÉON DE TINSEAU.

---

### NETTOYAGE COMPLET

La toux, le rhume et leurs tristes conséquences sont balayés par l'emploi du BAUME RHUMAL 25c. partout. 156

---

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

---



PAS UN JOUR DE MALADIE  
**Depuis Trente Ans**  
 RÉSULTAT DE L'USAGE  
**DES PILULES D'AYER**

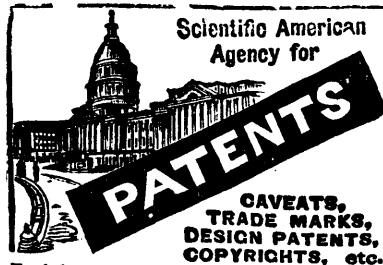
"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

## Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.



For information and free Handbook write to  
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
 Oldest bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before  
 the public by a notice given free of charge in the

## Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address: MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

## PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite  
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU

## Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

## Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago

**Wanted—An Idea** Who can think of a new simple and useful invention? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.